

William Wordsworth

Trois poèmes

traduits de l'anglais par Patrick Hersant

VERS

COMPOSÉS À QUELQUES MILLES AU-DESSUS DE L'ABBAYE DE TINTERN,
SUR LES RIVES DE LA WYE, LORS D'UNE NOUVELLE EXCURSION
EN CES LIEUX, LE 13 JUILLET 1798.

Cinq années ont passé ; cinq étés, et la longueur
De cinq longs hivers ! et voici que j'entends à nouveau
Ces eaux, depuis leur source dévalant les montagnes
Avec le doux murmure de l'intérieur des terres. À nouveau
Je contemple ces hautes falaises escarpées,
Qui impriment, sur une scène sauvage et isolée,
Des pensées d'isolement plus profond, unissant
Le paysage à la paix de l'azur.
Et voici qu'aujourd'hui je m'étends à nouveau
En ce lieu, sous ce noir sycomore, considérant
Ces parcelles de terre arable, et les vergers touffus
Qui, en cette saison, avec leurs fruits jeunes encore,
Se parent d'une unique nuance de vert, perdus
Parmi bosquets et taillis. À nouveau je vois
Ces bordures de haies – à peine des haies – petites lignes
De bois folâtre rendu à l'état sauvage ; ces fermes champêtres,
Vertes jusqu'à leur porte ; et des volutes de fumée
Que l'on fait s'élever, en silence, parmi les arbres !
Comme un message incertain, provenant peut-être
D'hôtes itinérants des forêts sans abri,
Ou bien de quelque grotte d'Ermitte, où devant son feu
Se tient l'Ermitte solitaire.

Ces formes admirables

À travers une longue absence ne furent point pour moi
Ce qu'est un paysage à l'œil d'un aveugle ;
Non : souvent, dans des chambres solitaires, et parmi le vacarme
Des cités et des villes, je leur fus redevable,
Aux heures de lassitude, de sensations suaves,

Ressenties dans le sang, et ressenties dans les régions du cœur ;
Accédant même jusqu'à mon esprit le plus pur,
Y réveillant paisiblement des souvenirs – redevable, aussi, de la sensation
De plaisirs oubliés ; ceux-là même, peut-être,
Dont l'influence n'est ni insignifiante ni tenue
Sur la meilleur part de la vie d'un juste,
Et que forment ses petits actes oubliés, anonymes,
De bonté et d'amour. Et c'est à elles tout aussi bien, je crois,
Que je fus redevable d'un autre don,
Plus sublime d'apparence ; cette disposition bénie
Où le fardeau du mystère,
Où le poids harassant et lassant
De tout ce monde inintelligible
Se trouve allégé ; – cette disposition bénie, sereine,
Où les sensations nous mènent doucement, –
Et c'est alors, le souffle de cette enveloppe corporelle
Et jusqu'au flux de notre sang humain
S'étant presque suspendus, que nous abandonnons notre corps
Au sommeil, pour devenir âme vivante ;
Alors, d'un œil qu'apaisent la puissance
De l'harmonie et la profonde puissance de la joie,
Nous voyons au cœur même de la vie des choses.

Si cela

N'est que croyance vaine, pourtant, oh ! combien de fois –
Dans les ténèbres et parmi les multiples formes
Du jour sans joie, quand l'agitation inutile
Et pleine de tourment, quand la fièvre du monde
Ont pesé sur les battements de mon cœur –
Combien de fois, par l'esprit, je me suis tourné vers toi,
Ô Wye des forêts ! ô promeneuse à travers bois,
Combien de fois mon esprit s'est tourné vers toi !

Et voici, aux lueurs de pensées éteintes à demi,
À la faveur de maint ressouvenir imperceptible, vague
Et comme empreint d'une triste confusion,
Que l'image dans l'esprit se ranime ;
Car je ne goûte pas seulement ici
Le plaisir présent, mais aussi la pensée délicieuse
Que ce moment contient vie et nourriture
Pour les années futures. Aussi j'ose espérer,
Même si, sans doute, je ne suis point ce que je fus
À mon premier séjour parmi ces collines ; alors, pareil au chevreuil,
Je bondissais par-dessus les montagnes, sur la berge

Des rivières profondes et des torrents solitaires,
 Partout où me menait la nature – semblable à l’homme
 Fuyant ce qu’il redoute, bien plus qu’à celui
 Qui recherche ce qu’il aime. Car la nature, alors
 (Une fois disparus les plaisirs plus crus de mes jeunes années
 Et leurs joyeux mouvements animaux),
 M’apparaissait en chaque chose. – Je ne peux dépeindre
 Ce que j’étais alors. La cataracte fracassante
 Me hantait comme une passion ; le haut rocher,
 La montagne, la forêt ténébreuse et profonde,
 Leurs couleurs et leurs formes étaient alors pour moi
 Un appétit ; une sensation et un amour
 Qui n’avaient nul besoin d’un charme plus distant,
 Fourni par la pensée, ni aucun intérêt
 Qui ne fût emprunté au regard. – Ce temps est révolu,
 Toutes ses joies poignantes, tous ses étourdissants vertiges
 Aujourd’hui ne sont plus. Je n’en suis point
 Découragé : pas un murmure, pas un deuil ; d’autres dons
 Leur ont fait suite ; qui compensent largement, je le crois,
 Cette lourde perte. Car j’ai appris
 À considérer la nature, non plus comme à l’heure
 De la jeunesse insouciante ; mais entendant bien souvent
 La musique calme et triste de l’humanité,
 Ni discordante ni grinçante, mais forte du pouvoir
 D’apaiser et d’adoucir. Et j’ai senti
 Une présence qui m’agite avec la joie
 Des pensées élevées ; une intuition sublime
 De quelque chose de bien plus profondément entremêlé,
 Ayant pour demeure la lumière des soleils couchants,
 Et le cercle de l’océan, et l’air vivant,
 Et le ciel bleu, et l’esprit de l’homme :
 Un mouvement, une énergie animant
 Toutes choses pensantes, tous les objets de toute pensée,
 Et roulant à travers toutes choses. Ainsi suis-je toujours
 Un amoureux des prairies et des bois,
 Des montagnes aussi ; et de tout ce qu’embrasse le regard
 Depuis cette terre verte ; de tout le monde puissant
 De l’œil, et de l’oreille – ce qu’ils créent à moitié
 Comme ce qu’ils perçoivent ; heureux de reconnaître
 Dans la nature et dans le langage des sens
 L’ancre de mes pensées les plus pures, la nourrice,
 Le guide, le gardien de mon cœur, et l’âme
 De tout mon être moral.

Pour autant, peut-être,
Si je n'étais instruit de la sorte, je ne laisserais point
Dépérir ma joyeuse énergie vitale ;
Car tu es ici avec moi sur les rives
De cette belle rivière ; toi ma si chère Amie,
Ma chère, chère Amie ; et je crois retrouver dans ta voix
Le langage de mon cœur d'autrefois, et lire
Mes plaisirs d'autrefois dans les lueurs qui traversent
Tes yeux éperdus. Ah ! je peux encore un instant
Observer en toi ce que je fus,
Ma chère, chère Sœur ! et je forme cette prière,
Sachant que jamais la Nature n'a trahi
Un cœur qui l'aime ; elle a pour privilège,
À travers les années de cette nôtre vie, de mener
D'une joie à une autre joie : car elle peut si bien imprégner
L'esprit qui demeure en nous, si bien lui enseigner
La paix et la beauté, le nourrissant ainsi
De pensées élevées, que ni les langues viles,
Ni les jugements inconsidérés, ni les sarcasmes des égoïstes,
Ni les compliments dépourvus de bonté, ni tout
Le commerce terrible de la vie quotidienne
Ne pourront jamais l'emporter contre nous, déranger
Notre joyeuse certitude : tout ce que nous voyons
Regorge de bénédictions. Aussi, laisse la lune
Éclairer ta promenade solitaire ;
Laisse les vents brumeux de la montagne librement
Souffler contre toi : et, dans les années à venir,
Quand ces folles extases auront mûri
En un sobre plaisir ; quand l'esprit
Sera une demeure pour toutes les formes splendides,
Que ta mémoire sera comme un abri
Pour tous les sons suaves, toutes les harmonies ; oh ! alors,
Si la solitude, la peur, la souffrance ou le chagrin
Devaient être ta part, avec quelles apaisantes pensées
De tendre joie tu évoqueras mon souvenir,
Et mes exhortations que voici ! Et, sans doute –
Si je devais séjourner en un lieu où je ne puisse plus
Entendre ta voix, ni saisir dans tes yeux éperdus ces reflets lumineux
De l'existence passée –, tu n'oublieras pas non plus
Que sur le bord de cette rivière admirable
Nous avons marché côte à côte ; et que, vouant de longue date
Un culte à la Nature, je suis venu en ce lieu
Sans être lassé de la servir ; mais bien plutôt

Avec un amour plus brûlant – oh ! et le zèle bien plus grand
D'un plus saint amour. Alors, tu n'oublieras pas non plus
Qu'après bien des errances, bien des années
D'absence, ces forêts escarpées et ces hautes falaises,
Et ce vert paysage champêtre, me furent
Plus chers, aussi bien en eux-mêmes que par amour pour toi !

[1798]

J'ALLAIS SOLITAIRE, PAREIL AU NUAGE

J'allais solitaire, pareil au nuage
Dérivant dans les airs par-dessus collines et vallées,
Quand soudain je vis une foule,
Une multitude, de jonquilles d'or ;
Auprès du lac, sous les arbres,
Dansant et vibrant dans la brise.

À l'infini, comme les étoiles qui brillent
Et scintillent dans la voie lactée,
En ligne continue elles s'étendaient
Tout le long de la rive d'une baie :
Mon regard en embrassait dix mille,
Agitant la tête en une danse vive.

Les vagues auprès d'elles dansaient ; mais elles
Surpassaient en joie les vagues étincelantes ;
Un poète se devait d'être gai
En si allègre compagnie ;
Je regardai – regardai encore –, sans me douter
De la richesse que m'apportait ce spectacle :

Car bien souvent, quand je suis étendu sur ma couche,
L'humeur distraite ou pensive,
Elles illuminent cet œil du dedans
Qui est le bonheur de la solitude ;
Mon cœur alors s'emplit de plaisir
Et danse avec les jonquilles.

[1807]

MON CŒUR BONDIT

Mon cœur bondit quand je contemple
 Un arc-en-ciel dans l'azur ;
Ainsi au commencement de ma vie ;
Ainsi lors que me voici homme ;
Ainsi lorsque je serai vieux,
 Ou souffrez que je meure !
L'Enfant est le père de l'Homme ;
Et je pourrais souhaiter voir
Mes jours liés entre eux par naturelle piété.